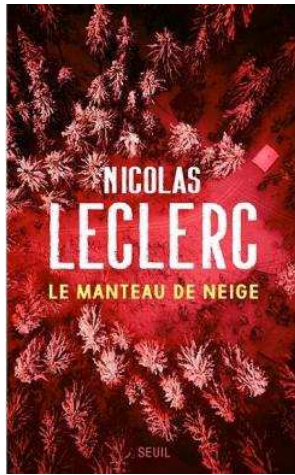


Nicolas LECLERC, *Le Manteau de neige*, Paris, Seuil, 2020, 352 p., 19 € [n° 15].



Ce roman d'un jeune auteur de 39 ans né à Pontarlier ravira les amateurs d'expériences paranormales, de phénomènes surnaturels et de films d'horreur. Le lecteur y est confronté à plusieurs mystères, à commencer par cette maladie peu connue, l'haptophobie, dont souffre Katia, une adolescente de 16 ans. Celle-ci est si « mal dans sa peau » qu'elle ne supporte aucun contact avec la peau de quiconque et porte des gants en permanence pour s'en préserver. Cela s'accompagne d'autres troubles, comme des poussées d'eczéma, et le besoin récurrent de se mutiler avec une lame de rasoir, le but étant de susciter une douleur explicable rationnellement pour anesthésier une autre douleur, intime et profonde, dont elle ignore la cause.

Un autre mystère concerne la mort d'Étienne Devillers, le grand-père de Katia, sauvagement assassiné par Louise, une vieille femme pourtant plongée depuis plus de vingt ans dans un état catatonique. Pourquoi sort-elle brusquement de cet état pour se saisir du couteau, avec lequel son mari vient d'éviscérer un lapin, pour lui trancher la gorge ? Et pourquoi Étienne Devillers a-t-il légué sa ferme à sa petite-fille, Katia, plutôt qu'à son fils ? Et pourquoi Katia a-t-elle l'impression d'être chez elle dans cette ferme où elle n'est venue qu'une seule fois, quand elle avait 3 ans ?

La jeune fille est par ailleurs assaillie par de mystérieuses visions qui lui font vivre par bribes un passé peuplé de personnages sans rapport avec elle. Plus mystérieux et plus inquiétant encore, elle fait l'objet d'un phénomène d'emprise, et même de possession : un esprit très puissant s'empare d'elle dans certaines circonstances et lui fait commettre des actes violents. Ce fantôme, qu'elle nomme l'Ogre, lui semble d'abord être celui de son grand-père, puis elle comprend qu'il s'agit de son arrière-grand-père, Joseph, dont elle « voit » la mise à mort par un groupe d'hommes qui mettent ensuite le feu à sa ferme. L'autre fantôme que Katia voit régulièrement, c'est celui d'une femme mystérieuse qui lui donne des indices conduisant tous à la ferme de son grand-père. Un savant jeu de piste se met en place avec un enchaînement haletant de révélations, jusqu'à la chute finale de la maison Devillers.

Le cadre, que l'auteur connaît bien, donne lieu à de belles descriptions du Haut-Doubs en hiver, dans une ambiance neigeuse, plutôt nocturne, propice aux mystères, et nous nous garderons bien de trop les éclaircir.

Si la comparaison avec un film d'horreur s'impose, c'est que l'écriture évoque souvent celle d'un scénario : presque toutes les phrases sont construites sur le modèle sujet, verbe, complément(s), ce qui produit l'effet d'une précision sèche, un peu mécanique. L'importance accordée aux aspects graphiques et à la vision nous rappellent que l'auteur a étudié le cinéma et l'audiovisuel, et qu'il travaille pour la télévision. Par exemple, Katia dessine beaucoup, elle représente à son insu des scènes de crime réelles, c'est par un tracé sur la buée d'une paroi de douche, par des tableaux, par des murs recouverts de dessins cachés que l'on progresse vers la vérité. L'auteur s'inspire des techniques psychanalytiques qui ont suscité l'engouement de nombreux réalisateurs de la première moitié du XX^e siècle pour explorer les mystères de la psyché. De même que l'escalier joue un rôle important dans ce type de film, les personnages du roman opèrent une descente symbolique dans les entrailles de la terre pour descendre en eux-mêmes et faire remonter les souvenirs enfouis dans l'inconscient.

Les amateurs du genre, à n'en pas douter, se régaleront de ce livre à la construction efficace, au mouvement bien huilé, violent à souhait, qui ne lésine ni sur les giclures d'hémoglobine, ni sur les craquements d'os pour en pimenter le suspense.

Claude-Rose Peltrault